

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois, 2 fr. ; six mois, 3 fr. ; un an, 4 fr. LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. ; six mois, 27 fr. ; un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES : 20 centimes la ligne RÉCLAMES : 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A ROUBAIX, chez les bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. M. Havas, Lafitte-Bullier, & Cie place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 24, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 43, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 22, 11 15, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 42, 9 46, 11 17, 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05, 12 05, 3 21, 4 50, 5 53, 7 10, 9 10.

ROUBAIX, 17 JANVIER 1873

BOURSE DE PARIS

DU 16 JANVIER	
3 0/0	84 40
3 1/2	78 50
Emprunt 1871	86 90
Emprunt 1872	88 95
DU 17 JANVIER	
3 0/0	84 35
3 1/2	78 50
Emprunt 1871	86 75
Emprunt 1872	88 95

L'ÉPÉE DE BRENNUS

Le *Sour*, en rendant compte de l'entrevue de M. Thiers, il y a deux jours, avec les délégués de la droite, au sujet de la démission de M. de Bourgoing, met dans la bouche du président de la République une apologie de M. de Bismarck qui, certes, n'est pas excessive, (pour notre malheur, hélas !) mais qui nous semble peu à sa place dans la bouche d'un chef d'Etat parlant aux représentants d'un peuple si cruellement éprouvé, et qui a eu tant à pâtir de l'intelligence si grande du chancelier de l'empire d'Allemagne.

Si l'on en croit la version du journal officieux, M. Thiers aurait dit : « On entreprend, en Europe, une croisade contre la papauté. L'homme qui s'est mis à la tête de cette campagne contre le Saint-Siège est cet esprit infatigable, l'un des plus grands hommes de ce siècle, un des hommes qui ont fait la grandeur de l'Allemagne et qui ont accablé notre patrie, M. de Bismarck enfin. »

Mon Dieu, nous savons bien reconnaître « l'esprit infatigable » le génie même de M. de Bismarck et il faudrait être aveugle pour ne pas comprendre qu'il est « un des plus grands hommes de ce siècle, » celui qui a pu isoler la France de l'Europe pour l'écraser, non pas en lui enlevant des sympathies justement acquises, mais en donnant en pâture à la Russie les traités de 1856, à l'Italie Rome, en plaçant entre ces deux puissances satisfaites, l'Autriche à qui elles n'eussent point permis, même par un tressailement, de troubler leur digestion somnolente.

C'est évidemment là une combinaison merveilleusement conçue, exécutée avec l'art subtil et extrême d'un profond politique, nous le savons bien, nous le comprenons parfaitement, mais il nous en coûte de l'entendre dire, surtout par le chef du gouvernement français.

M. Thiers voulait pro ver que, continuant son jeu des appétits, le prince de Bismarck caressait l'Italie, et que l'Italie, douce comme une chatte, ronronnait dans ses jambes en faisant le dos rond; indépendamment que tout le monde le voit et le sait, il était inutile d'employer à l'appui de la thèse des arguments qui se renforçaient d'une louange intempestive à l'adresse de

l'homme qui s'est montré le plus froidement et le plus cruellement notre ennemi.

On est toujours un peu chauvin en France, et tout en reconnaissant le génie chez un ennemi, il est dur de le proclamer, encore bien plus de l'entendre proclamer.

Qu'eût-on pensé de Camille si, après la prise et le sac de Rome, il avait, au lieu de chasser Brennus, mis lui-même l'épée du vainqueur dans la balance et prononcé de ses lèvres le fameux *Va victis!* que la légende attribue au chef gaulois?

M. Thiers n'a-t-il pas fait un peu cela en jetant dans son discours « l'esprit infatigable d'un des plus grands hommes de ce siècle »? N'est-ce pas l'épée de Brennus? et combien elle nous paraît lourde dans le plateau où il a fallu mettre déjà cinq milliards et deux provinces!...

On nous dit : c'est une coquetterie, M. Thiers pensait que ses interlocuteurs lui diraient que le XIX^e siècle comptait un autre grand homme. C'est bien possible, pour qui connaît le président de la République, c'est vraisemblable; mais c'est une coquetterie qui, comme toute autre, rend les amoureux de la coquette bien malheureux et les afflige.

On nous écrit de Versailles : Aujourd'hui la proposition de M. Savary, relative aux élections, a été discutée dans les bureaux. Douze bureaux sur quinze ont élu leurs commissaires; les trois autres bureaux ont renvoyé l'élection à samedi. Les douze élus sont absolument favorables au projet.

Dans le quatorzième bureau, il s'est passé un fait digne d'être signalé. Le général Guilleminot se levant, remarqua qu'il était inutile de discuter la proposition Savary qui ne pouvait avoir aucune influence, puisqu'il y avait en France trois républiques et trois monarchies. Le duc de Bisaccia lui a répondu : « Quant aux trois républiques, j'en laisse la responsabilité au général Guilleminot. Pour ce qui est de trois monarchies, l'une d'elles vient de disparaître hier et je demande au bureau la permission de lui répéter une parole que j'ai recueillie moi-même, il y a quarante-huit heures, de la bouche du comte de Paris : « Il n'y a plus qu'une monarchie possible en France. »

Hier a eu lieu, à l'Académie française, l'élection d'un membre en remplacement du P. Gratry. Il y avait 28 votants. La majorité absolue était donc de 15.

Les voix se sont ainsi réparties : M. Saint-René Taillandier : 15 ; M. de Viel-Castel : 13 ; M. Saint-René Taillandier est donc élu sans qu'il soit besoin de recourir, comme il arrive fréquemment, à un second tour de scrutin.

FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON III

Londres, 15 janvier. Je vous avais dit que la mort de Napoléon III avait causé en Angleterre une impression plus profonde qu'en France; j'ajoute

aujourd'hui que cette impression a été d'une nature bien différente. Dimanche, dans la plupart des églises et des temples, les ministres des divers cultes ont fait de cet événement le sujet de leur sermon et ont eu parfois des inspirations très élevées. Dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, le révérend W. Rogers, chapelain de la Reine, prit pour texte ces paroles d'Isaïe : « Comme il en est du peuple, ainsi en sera-t-il du prince! » et prononça un discours fort éloquent. Laisant à Dieu le soin de juger l'empereur Napoléon, tirant un voile sur ce qu'il appela « ses œuvres de ténés », il ne voulut rappeler que ce qu'il y eut en lui de bon et de vertueux. Il loua donc sa résignation et sa dignité dans le malheur, il le glorifia surtout des efforts qu'il avait faits pour éteindre la haine séculaire qui existait entre les Français et les Anglais et pour rapprocher les deux peuples.

C'est pourquoi, dit-il en finissant, nous bénissons la mémoire de l'empereur. Mes frères, cette mémoire ne sera jamais effacée, elle est burinée dans l'histoire de notre époque. Cette mémoire est une leçon dont tous, princes et peuples, doivent également tirer profit. Que les princes qui croient être debout prennent garde à eux, de peur qu'ils ne tombent; que les peuples qui pensent que la liberté s'obtient par la révolution et le sang versé se persuadent que leur force réside dans la tranquillité et dans la confiance; en effet, la révolution aboutit à l'esclavage, et l'esclavage aux désastres et à la ruine. Que Dieu nous fasse la grâce de comprendre cette leçon, de la graver dans nos cœurs, et qu'il ait pitié de l'âme du pauvre exilé qui vient de comparaître à son jugement, Dieu de bonté, délivrez-le! » Ce jour approche rapidement pour nous tous, et alors, comme il en est pour le prince, ainsi en sera-t-il pour le peuple.

Le révérend James Fleming, curé de Camberwell, se souvint du cri de Massillon devant le cercueil de Louis XIV : « Dieu seul est grand! » Sur le lit de mort, que la gloire paraît peu de chose! Edmond Burke s'écria, en apprenant la mort de son fils : « Quelles ombres nous sommes et quelles ombres nous poursuivons! » Oui, grand homme d'Etat, vous avez raison, si vous ne parlez que des choses de la terre. Mais tout n'est pas ombre. L'âme n'est pas une ombre, elle vit quand tout le reste meurt... Les malheurs inouïs de l'empereur n'ont été salutaires pour lui. Nos sympathies respectueuses sont pour sa veuve et pour ses fils, et nous ne négligerons pas de prier pour qu'ils soient conduits à la seule source de toute vraie consolation.

Mais de tous ces discours religieux, le plus remarquable est celui qui fut prononcé dans la cathédrale catholique de Nottingham, par le chanoine Sibthorp. Il prit pour texte ces paroles de Job : « Alors, allusion à la mort de l'empereur, l'orateur sacré dit : « La leçon qui nous est donnée s'adresse à la nation tout entière. Napoléon fut naguère le chef d'une grande et puissante nation, aujourd'hui plongée dans l'humiliation. Il y a moins d'un siècle, elle rejeta Dieu et le Christ de sa capitale; elle eut pour le gouverner des hommes qui s'avaient athées, et la parole du prophète fut accomplie en elle : « Parce que tu as rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur t'a rejeté à son tour. » Après avoir inondé les autres contrées de sang, elle en fut inondée elle-même. Après avoir envahi et dépillé la plupart des capitales de l'Europe, elle vit la sienne assiégée et pillée à deux reprises. Mais, chose remarquable entre toutes! ses chefs ne moururent pas dans leur nid ». Il fut un temps où Louis XVI aurait pu dire : « Je mourrai dans mon nid, » mais

il mourut sur l'échafaud, laissant son admirable femme et son enfant innocent en butte à tous les outrages. Louis XVII aurait pu dire la même chose, mais un monstre vint qui détruisit sa santé et sa vie.

Ainsi aurait pu dire le cruel Robespierre, mais il mourut sur l'échafaud; ainsi le premier Napoléon, mais il mourut en exil. Charles X et Louis-Philippe auraient pu également tenir le langage de Job, mais eux aussi finirent leur vie en exil. Et aujourd'hui Louis-Napoléon n'est pas « mort dans son nid ». C'est mort est une leçon pour tous, une leçon qui doit remplir les Anglais de reconnaissance pour leur reine et pour la famille royale; pour leur gouvernement, pour leur loi, pour leurs institutions; c'est un avertissement providentiel contre les agissements de ceux qui veulent abolir toutes ces choses et qui font marcher de front le républicanisme et l'athéisme. Louis-Napoléon est mort dans la foi de l'Eglise catholique et dans les sacrements. Quelles qu'aient été ses fautes, il est demeuré ferme dans la foi. Que tous les catholiques prient donc pour lui!

Le vénérable prêtre de la chapelle de Chislehurst, dominé par une émotion immense, trouva à peine la force de recommander son paroissien aux prières des fidèles.

Depuis le jour de la mort de l'empereur, le petit village de Chislehurst était devenu un lieu de pèlerinage, mais hier le défunt ayant été exposé en chapelle ardente, l'affluence des visiteurs dépassa tout ce que l'on pouvait attendre. Ce n'était pas seulement des Anglais qui venaient ainsi rendre un hommage suprême à celui qui fut leur plus fidèle allié; il me sera permis de constater dans ce journal où l'on comprend le culte des souvenirs et la fidélité au malheur, qu'un grand nombre de ceux qui devaient leur élévation à Napoléon III se pressaient autour de son cercueil. Il y avait là plus de cent cinquante personnes, dont les noms figuraient naguère aux fêtes des Tuileries et de Compiègne. L'ex-grand chambellan de la cour impériale disait hier qu'aux plus beaux jours de l'Empire on n'avait vu à la fois tant de courtisans réunis. Ce fait est honorable pour l'humanité et réhabilitera, aux yeux des Anglais, l'honneur de la France, compromis par quelques misérables qui, vendredi dernier, forcèrent la clôture de Camden-House et allèrent vociférer la *Marseillaise* sous les fenêtres de la maison!

Maintenant permettez-moi de vous donner rapidement quelques détails sur la cérémonie funèbre de ce matin. De bonne heure, les trains du South-Eastern Railway et du Dover and Chatham Railway et à amener des voyageurs qui se dirigeaient vers Camden-House, reconnaissable au pavillon tricolore qui flottait en berne sur le toit. Peu à peu le nombre des visiteurs s'éleva à plus de quarante mille. Toutefois, les personnes munies de billets furent seules admises à pénétrer dans le parc. Un millier environ de constables, sous les ordres du capitaine Baynes, étaient chargés de maintenir l'ordre parmi cette foule immense. Hâtons-nous de dire que son intervention ne fut pas une seule fois nécessaire et que rien n'égalait la bonne tenue des personnes présentes, sinon leur recueillement. De minute en minute, on entendait tinter la cloche de l'église protestante à laquelle répondait celle de la chapelle catholique.

A onze heures, le cortège s'ébranla. Il était précédé de trente-quatre ouvriers portant des immortelles à leur boutonnière et une immense couronne avec cette inscription : « Souvenir et regret des ouvriers de Paris! ». Puis venait un ecclésiastique portant une croix dorée, et quatre autres prêtres. Ils précédaient le char funèbre traîné par huit

chevaux couverts de housses de velours noir brodées d'argent, semblables aux tentures qui entouraient le triple cercueil dans lequel reposaient les restes de Napoléon. L'empereur était vêtu du costume de général de division en petite tenue (le même qu'il portait à Sedan); il portait la plaque et la croix de la Légion d'honneur avec la médaille militaire; point de décorations étrangères, excepté un ordre suédois qui ne se donne qu'aux souverains qui ont gagné une bataille en personne.

Le deuil était conduit par le prince impérial, revêtu d'un manteau noir qui laissait apercevoir le grand cordon de la Légion d'honneur. Le jeune prince était pâle, mais son pas était ferme. Il était suivi du prince Napoléon, des princes Charles et Lucien Bonaparte, des princes Murat, de M. Rother, du maréchal Lebauf, du duc de Gramont, du comte de Palikao et d'environ 2,000 Français ou Français de tout rang. Un seul officier français était en uniforme; tous les autres en civil et en grand deuil. Sur cette masse noire se détachaient les uniformes du général Caselli et de trois officiers envoyés avec lui pour représenter le roi Victor-Emmanuel. Arrivé à la chapelle, dans laquelle se trouvaient déjà les princesses et le lord-maire de Londres, le cortège s'arrêta. Environ 140 personnes assistèrent à l'office divin qui fut célébré par M. Dannel, évêque de Southwark. Après l'absoute, le corps de Napoléon III fut descendu dans le caveau préparé devant l'autel.

La cour d'Angleterre a pris le deuil; mais, afin de ne pas créer de fausse impression, le journal de la cour annonce qu'on s'est conformé en cette circonstance au même cérémonial qu'on avait observé à la mort de Louis-Philippe.

Au sortir de l'église, le prince impérial a été accueilli par quelques cris de : *Vive l'Empereur!*

Le prince s'étant retourné vers les auteurs de cette démonstration, a dit en portant la main à ses yeux : « Non... L'Empereur est mort... Cries : *Vive la France!* »

Le ministre de la guerre vient d'adresser au maréchal Mac-Mahon la lettre suivante :

Versailles, 12 janvier.
Monsieur le Maréchal,
J'ai reçu plusieurs demandes d'officiers de différents grades, qui sollicitent l'autorisation de se rendre en Angleterre, pour assister aux obsèques de l'empereur Napoléon III.

J'ai dû en rejeter quelques-unes, le gouvernement ayant décidé qu'une semblable autorisation ne peut être accordée aux officiers exerçant un commandement ou employés avec des troupes.

Cette mesure, dont la sagesse ne vous échappera pas, ne comporte aucune exception et vous indique quelles sont celles de ces demandes que vous pouvez me transmettre.

Le mot d'ordre de la presse bonapartiste paraît être de proclamer l'impératrice comme régente, et le prince impérial comme le successeur légitime de son père.

Elle semblait projeter, en outre, de faire signer des adresses dans ce sens. Il est bien entendu que, sous aucun prétexte, l'autorité militaire ne doit tolérer que ces adresses soient colportées dans les camps et les casernes. La surveillance la plus active devra être exercée pour empêcher que l'armée ne s'associe à ces manifestations politiques, et ceux